

Oumar Dia, Renée Colin-Noguès, *Yâkâré, Pour une communauté migrante ouverte et fraternelle*

Paris, Présence Africaine, 2012, 288 p., 18 euros

Nathalie Carré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1444>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.1444

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 155-156

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nathalie Carré, « Oumar Dia, Renée Colin-Noguès, *Yâkâré, Pour une communauté migrante ouverte et fraternelle* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1299 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1444> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1444>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Oumar Dia, Renée Colin-Noguès, *Yâkâré, Pour une communauté migrante ouverte et fraternelle*

Paris, Présence Africaine, 2012, 288 p., 18 euros

Nathalie Carré

RÉFÉRENCE

Oumar Dia, Renée Colin-Noguès, *Yâkâré, Pour une communauté migrante ouverte et fraternelle*. Paris, Présence Africaine, 2012, 288 p., 18 euros

- 1 Ouvrir les pages de *Yâkâré*, c'est revenir sur l'histoire d'un texte d'abord publié en 1982 aux éditions Maspéro sous le titre *Autobiographie d'Oumar*. Entre 1982 et 2012, tout un chemin parcouru qui autorise cette nouvelle lecture, mise en perspective à la lumière contemporaine puisque l'ouvrage est complété d'un épilogue : "*Vingt ans après : le monde a changé, en France, sur le Fleuve et ailleurs, mais je persiste et je signe.*" La voix d'Oumar a donc porté jusqu'à nous, nous arrive à nouveau pour nous décrire, de l'intérieur, les aventures – entre autres – de l'immigration. Si nous parlons de voix, ce n'est pas par hasard, car l'ouvrage est avant tout comme une "chaîne de paroles", d'abord constituée par les échanges nourris entre Renée Colin-Noguès et Oumar Dia durant l'été 1976, puis en 1977, alors qu'Oumar a effectué un retour à Sintiâne, son village natal au Sénégal. Une qualité d'écoute et de dialogue qui a donné lieu à des heures d'enregistrement, à un premier ouvrage et enfin à cette réédition augmentée où d'autres voix prennent le relais, ainsi celles de Mamadou Dia et de Roland Colin, qui mettent l'expérience en perspective. La dimension collective apparaît comme le véritable fil rouge du texte et de la vie d'Oumar, jalonnée d'engagements et de combats. Le titre de *Yâkâré* en témoigne : "Maintenant, ils [les jeunes du village] sont organisés en association et ils ont créé un nouveau club, en modifiant le nom. Il s'appelle Yâkâré. C'est un mot toucouleur qui veut dire : pour tout ce que tu fais, il faut avoir la patience, le courage de

le faire, il faut y mettre tout ton effort et penser qu'un jour tu arriveras au but. Il ne faut jamais te décourager ! Ça c'est 'yâkâré'. Ils veulent arriver au but pour lequel nous tous nous luttons. Maintenant tout le monde est conscient et veut combattre le manque que nous avons, que ce soit ici ou là-bas¹." La notion de ce qu'il faut porter à la connaissance est importante dans le projet d'écriture. Afin de "casser le mur qui les enferme dans ces caricatures, lui et les siens. Il était leur porte-parole", écrit Roland Colin. Porte-parole responsable, Oumar a soumis son témoignage à la discussion des camarades et de la famille, afin que la parole écrite soit représentative d'une communauté plus large. L'autobiographie d'Oumar est donc en cela singulière – marquée par la personnalité de l'auteur, volontiers "tête dure" et commençant dès les bancs de l'école son parcours de revendications – mais également, et plus largement, ethnographie du Sénégal, en particulier de la région de Sintiâne, village où, comme l'indique une note, l'émigration constitue la norme : "Sintiâne compte environ 1 600 habitants au total (y compris les migrants), dont 515 hommes de quatorze à quatre-vingts ans ; 322 d'entre eux sont partis en migration (plus de 60 %) ; 27 épouses seulement ont rejoint leur mari. Plus de 90 % des hommes entre vingt-deux et cinquante-cinq ans – les bras valides –, plus de 80 %, ont quitté le village. Ces renseignements ont été fournis en 1980 par le frère d'Oumar, Sâliou, aidé par un groupe de jeunes de Sintiâne²." Cette proportion incroyablement élevée de migrants dans la région, la vie et le témoignage d'Oumar permettent de l'expliquer et de mieux saisir le phénomène de l'émigration. La réflexion de celui-ci sur ce que quitter son pays et sa famille signifie prend sens à l'épreuve de ces mots : "La raison pour laquelle j'ai quitté mon village et le Sénégal, c'est vraiment pour sauver la famille." Il y a d'abord les migrations inter-africaines : les quatre années en Côte d'Ivoire – Abidjan puis Yamoussoukro – avant de s'exiler plus loin, en France. Si les souvenirs relatés n'ont rien d'idyllique (la traversée clandestine par cargo vers la France, le froid, la faim, la promiscuité...), ils sont cependant éclairés par cette ethnographie de l'intérieur et le regard naïf et curieux porté sur le monde, que ce soit à Bamako, à Abidjan ou à Paris. Des premiers pas dans la recherche du travail aux foyers de travailleurs, des luttes menées au sein de l'Union générale des travailleurs sénégalais en France, le parcours actif d'Oumar ne se départ jamais d'un balancement entre ici et là-bas, la situation de l'immigré étant largement, dans un premier temps, une situation d'entre-deux culturel. Si le lien et l'implication d'Oumar à Sintiâne ne se sont pas démentis, c'est cependant en région parisienne que l'homme a finalement ancré son quotidien en tant qu'employé de l'hospice de Clichy. C'est là que sa seconde épouse le rejoint, que les enfants naissent et grandissent et, au regard du lecteur, le parcours de vie apparaît comme celui d'une intégration. La question du lien et de l'appartenance est particulièrement intéressante dans l'ouvrage qui décrit aussi bien les travers de la société française que les dysfonctionnements africains. Corruptions, préjugés, absence criante de politique publique de la part de l'État sénégalais, le tableau n'est pas rose mais clair, net et précis. Un regret cependant, que le discours d'Oumar n'ait pas été croisé avec un témoignage de la nouvelle génération, les jeunes émigrants rencontrant une situation qui, malgré tout, a changé depuis les Trente Glorieuses et s'est considérablement durcie depuis l'arrivée d'Oumar en France. Le dialogue entre jeunes et anciens, si important dans l'ouvrage, aurait sans doute permis une confrontation intéressante. Dans une certaine mesure, la lecture de l'ouvrage de Manuel Charpy et Souley Hassane, *Lettres d'émigrés africains d'ici et d'ailleurs* (Nicolas Philippe, 2004), peut compléter la question.

NOTES

1. Oumar Dia et Renée Colin-Noguès, *Yâkâré. Pour une communauté migrante ouverte et fraternelle*, Paris, Présence Africaine, 2012, p. 60.
2. *Ibid.*, note 2, p. 66.